

Cauchemars et beautés du monde humain

Simon Galiero

Numéro 130, décembre 2006, janvier 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/12670ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Galiero, S. (2006). Cauchemars et beautés du monde humain. *24 images*, (130), 9-10.

Cauchemars et beautés du monde humain

par Simon Galiero

Un événement tel que les Rencontres internationales du documentaire de Montréal offre l'occasion de se pencher sur un certain nombre de films qui, outre leurs qualités intrinsèques, ouvrent l'horizon sur la façon dont le monde contemporain est vécu et perçu par plusieurs. Présentant des récurrences, certaines affinités, voire des obsessions ou fascinations communes, cet horizon semble aujourd'hui se dessiner largement comme arrière-plan d'une humanité en effritement face aux conséquences inéluctables de la modernité en marche. Changements radicaux du rapport à la nature (et donc de la nature elle-même), héritages culturels en perte, remaniements des frontières physiques (et idéologiques) et, finalement, effondrement des repères sociaux, économiques, culturels ou simplement géopolitiques constituent autant de phénomènes dont les cinéastes contemplant, subissant et vivant les effets en compagnie des gens qu'ils filment.



Un pont sur la Drina de Xavier Lukomski : lorsque le mouvement harmonieux et indifférent de la nature rencontre le spectacle exacerbé de la cruauté des hommes.

En d'autres circonstances il serait certainement hasardeux, maladroit, voire dangereux de réduire ces œuvres à une fonction de «sujet» en les réunissant autour d'un axe unique comme si elles ne constituaient qu'un seul et même film. Chacun des cinéastes présente sa vision des choses, pose un regard personnel, partage des expériences et révèle son art avec une rigueur et une pensée qui n'appartiennent qu'à son auteur. Ainsi, en dehors d'une proximité de temps, celui dans lequel nous avons visionné leurs œuvres, on ne doit voir entre eux aucune autre forme de ressemblance que celle qui peut nous servir à décrire ici succinctement ce qu'ils nous ont inspiré. Que ce soit par la famille palestinienne Amer, privée du libre accès à ses terres ancestrales (*La couleur des oliviers*), par les Québécois témoignant d'une société jadis rurale et religieuse tombée dans l'oubli (*L'esprit des lieux*) ou encore par les habitants qui vivent aux abords du fleuve Niger au Mali (*Un fleuve humain*), on peut

constater à quel point le lien aux racines, celles de la terre et de la mémoire, incarne chez nombre de gens un sentiment à la fois douloureux et salvateur. L'administration militaire quasi kafkaïenne à laquelle fait face Hani Amer, seul avec son âne, forcé d'attendre pendant des heures au pied d'immenses clôtures muées par une technologie sophistiquée, nous révèle l'impossibilité physique de poursuivre un travail de la terre tel qu'il se concevait auparavant par l'homme et sa famille. Ce lien à la terre, en un sens essentiel pour leur survie spirituelle, se retrouve désormais littéralement coupé en son centre par le mur de la technocratie et de la peur. Le fait qu'Hani doive subir des délais totalement aléatoires pour pouvoir accéder à son propre terrain montre bien à quel point le contrôle des passages justifiant la présence du mur est dénué de toute raison. Derrière l'organisation mécanique de la structure du mur se cache le visage crispé de la folie la plus pure, cette folie guettant peut-être également la famille Amer, qui s'accroche déses-

pérément au passé d'un monde relativement harmonieux appelé à disparaître (et probablement déjà disparu). À leur insu, les Amers se transforment peut-être eux-mêmes en fantômes destinés à errer éternellement dans un interstice étroit séparant le monde ancien et le monde nouveau. *Notre sang, nos racines sont liés à cette terre. Où voulez-vous que j'aille?* dit Hani. Le cauchemar, manifestation symbolique de l'espace rêvé, devient ici réalité concrète. Dans le Québec de *L'esprit des lieux* (réalisé par Catherine Martin), on constate plutôt un long et lent effacement de la mémoire collective. Chez les Palestiniens du petit village de Masha ou parmi les habitants vivant à proximité du fleuve Niger subsistent encore des éléments tangibles d'une tradition qui se pratique encore. Au Québec, ce sont des vestiges. Telle cette vieille goëlette réduite à l'état de squelette que l'on voit dans le film, ou encore cette croix plantée par les premiers colons et maintenant à peine visible sur une route où passent à grande vitesse des camions lourdement chargés. Ce



La couleur des oliviers de Carolina Rivas

ne sont pas seulement les éléments physiques qui sont ici mis au rancart, mais aussi tout un rapport au sacré et à la terre, voire même à la féminité (l'exemple de cette vieille dame qui se plaisait à porter des tabliers tous plus coquets les uns que les autres). La force tranquille d'un peuple de culture rurale elle aussi se transforme en cendres, se désagrège et disparaît sous le poids de l'indifférence collective. Le doux plaisir de ce père et de son fils à simplement contempler, bien assis dans leurs chaises berçantes, les mouvements des tracteurs sur le terrain avoisinant est-il encore une chose concevable? L'héritage culturel est ici anéanti, non pas parce qu'il n'en subsiste plus de traces (encore visibles à ceux qui se donnent la peine de les dénicher), mais parce que nombre d'apparatchiks nés des nouvelles consciences modernistes se sont échinés et s'échinent encore à vouloir le désintégrer comme s'il s'agissait d'une chose honteuse ne pouvant s'accoupler aux valeurs actuelles. *C'est la guerre des valeurs clés de notre temps contre les valeurs clés de notre temps*, disait ironiquement l'écrivain Philippe Muray. Le mur érigé par l'oubli empêche alors tout dialogue, toute reconnaissance et même, peut-être cela est-il le pire, toute *dualité* entre le passé et le présent. Dans *La couleur des oliviers*, c'est l'ancien monde qui se voit privé des structures qui le constituaient, dans *L'esprit des lieux* c'est le monde nouveau qui récusé toute référence à ce qui l'a construit. Empruntant les chemins proposés par ces films, une question fait surface... Dans un monde désincarné au service du conceptuel le plus technocratique et privé de toute sagesse ancestrale, subsiste-t-il encore de l'humain dans l'humain? Après avoir vu le court film bosniaque *Un pont sur la Drina*, on aurait presque envie de

dire non. Constitué de plans fixes d'un pont surplombant la rivière Drina, le film nous fait entendre en voix off le témoignage d'un villageois (entendu au tribunal de La Haye) qui entreprit durant la guerre de ramasser les dizaines de cadavres qu'il voyait défilier quotidiennement. Cette rivière d'où émanait, sous

la chaleur, l'odeur pestilentielle que l'on imagine, devient le symbole de la nature se transformant en une gigantesque exposition de la mort. Faisant lentement se succéder, comme pour les présenter aux regards de tous, les marques de l'horreur la plus affirmée. Comme une procession hallucinée faisant contraster le mouvement harmonieux et indifférent de la nature et le spectacle exacerbé de la cruauté des hommes. Ce n'est plus la mort qui est ici en cause, cette désuète question spirituelle et philosophique qui hantait nos ancêtres, mais plutôt la *fin de la vie*. Ou la fin du monde.

Dans *Un fleuve humain*, le cinéaste Sylvain L'Espérance nous propose pourtant avec acuité la métaphore parfaite d'une harmonie encore possible entre l'homme (ainsi que la société dont il est l'acteur) et la nature en tant qu'environnement faisant la synthèse de l'enchevêtrement perpétuel du passé et du présent, de la connaissance et de l'exploration, de la vie et de la mort. Dressant le portrait précis de l'organisation humaine autour d'un fleuve, le cinéaste nous dévoile progressivement la profonde sagesse née de cette communion. On y constate alors la sublime vertu d'hommes donnant un sens à la nature, et d'une nature rendant dans un même élan toute leur dignité aux hommes. Certaines angoisses peuvent alors s'atténuer un bref instant à la vue de ce magnifique tableau... Non pas pour laisser place à une quelconque forme d'optimisme, mais en nous rappelant simplement que l'homme révèle toujours mieux sa forte ténacité lorsqu'il affronte l'indifférenciation ambiante malgré la fragilité de son état, que la mémoire des peuples devient toujours plus inspirante si on la confronte au tumulte cacophonique et dérisoire des professionnels de l'oubli, et, finalement, que la lumière est toujours plus belle lorsqu'elle se découpe dans l'obscurité. **27**



L'esprit des lieux de Catherine Martin